

Quelques chemins en compagnie de Kitty Crowther

PAR CARL NORAC

Carl Norac a rencontré Kitty Crowther dans le bureau de son editrice et ensemble ils ont fabriqué une grande ourse, ce qui, déjà, n'est pas donné à tout le monde. Ensuite ces deux-là entretiennent une correspondance avec le père Noël... Enfin, ils sont aussi de ces êtres qui ont encore du temps à passer et le dédient à la poésie. À la poésie et l'amitié aussi, les mots ici choisis en témoignent.

↓
Va faire un tour, L'École des
loisirs-Pastel, 1995 (pages de garde).



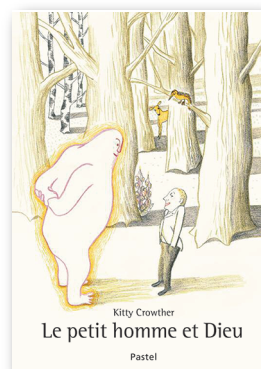
Kitty Crowther porte en elle trois cultures et, que ce soit dans la vie, dans ses goûts, ses prédilections, ou dans la création, elle arrive à les incarner toutes à la fois. Je pense que cette osmose est un des éléments qui rend son approche si singulière. L'humour du décalage à la belge est bien présent dans son œuvre, un humour que, même en Belgique, nous avons peine à définir avec précision (comme l'existence de notre pays d'ailleurs), mais que nous reconnaissons au premier coup d'œil. Il peut être fait de sarcasme, mais généralement assez doux, il surgit d'un élément dérisoire, voire potache, puis, surprise, il apporte un contrepoint, mêle question existentielle et le quotidien le plus immédiat. Ainsi, quand Kitty Crowther nous relate la rencontre d'un petit homme avec Dieu en personne, après des propos d'élévation, arrive subitement l'idée de partager une omelette. Nul ne pouvait s'y attendre. J'adore ce passage, ce sens du renversement.

Par son père anglais, Kitty Crowther a été baignée dans cette littérature extraordinaire pour la jeunesse dès son enfance, la poésie du nonsense, ces chansons drôlissimes et le goût absolu aussi de jouer sur le langage. Les albums pour enfants anglais ont longtemps été audacieux par le choix des thèmes, par ce ton libre sur lequel ils sont traités, une attirance souvent présente en ce pays depuis l'époque romantique pour des sujets qui peuvent être sombres, parfois pour rire, d'autres fois pour frémir. La disparition de la librairie indépendante en Angleterre a malheureusement uniformisé l'essentiel de cette littérature aujourd'hui. Ayant écrit huit albums pour l'éditeur londonien Macmillan, j'ai vu les difficultés qu'ils avaient à imposer un peu de témérité aux grandes chaînes ou à un coéditeur américain. Par certains aspects, l'œuvre de Kitty s'inscrit aussi dans ce chemin de liberté trop rare de nos jours.

Enfin, par ses origines suédoises venues de sa mère, elle a pu avoir également un regard privilégié sur cet imaginaire scandinave (que j'aime profondément) pour une caractéristique que l'on retrouve aussi dans la création de Kitty Crowther : un sens aigu de la narration, un art de conter qui semble couler de source. Que ce soit dans les contes d'autrefois, dans les poèmes qui n'oublient jamais de raconter (en Suède, par exemple Gunnar Ekelöf, Tomas Tranströmer ou Göran Tunström), dans le théâtre d'un Lars Noren, les romans d'un Torgny Lindgren ou tout autant chez les nouveaux grands du polar, il y a un récit construit d'une façon originale, propre à nous surprendre, un nœud d'histoire si singulier qu'il nous restera longtemps après la lecture. Dès l'enfance, Kitty Crowther puisera en ce trésor, notamment à travers l'œuvre d'Astrid Lindgren ou les « Moomins » de Tove Jansson. Au-delà de ces trois chemins dont elle serait la clairière qui les relie, Kitty est pourtant tout cela et tout autre chose.

Il est impossible, et c'est un bonheur, de pouvoir l'enfermer dans un tiroir ou de prédire quel nouveau sentier d'imaginaire elle va défricher et éclairer. Son invitation au voyage est toujours recommencée.

Je me souviendrai toujours de ce jour en 1995 où mon editrice de chez Pastel à l'École des loisirs, Christiane Germain (qui avait un art extraordinaire de « marieuse » d'imaginaires entre auteurs et illustrateurs) me parla de cette jeune illustratrice qu'elle avait découverte dans le jury d'une école d'artistes à Bruxelles, et dont elle publiait le premier livre *Va faire un tour*. J'emportai avec



↑
Tove Jansson : Les Mémoires de Papa Moomin, Le Léopard noir.

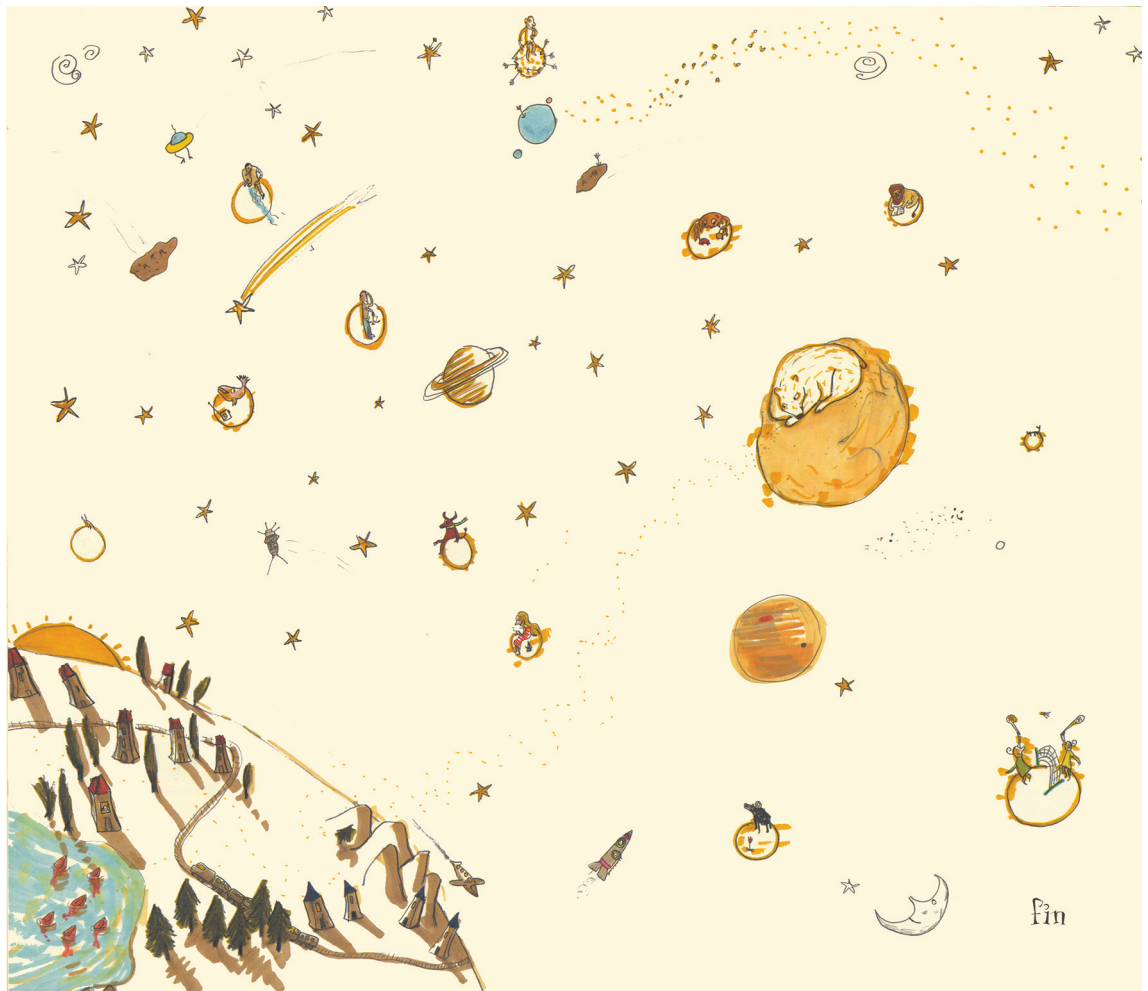


↑
La Grande Ourse, L'École des
loisirs-Pastel, 1999.
(Couverture et motif du
recouvrement plastifié sur le dos
que l'on retrouve dans les pages de
garde.)

délectation ce petit livre-concept entièrement basé sur une promenade un peu fugue qui fait le tour complet de la planète. Presque un symbole de Kitty Crowther elle-même qui va toujours au bout de ses idées et ne s'en laisse pas détourner. Suivit un autre album, *Mon ami Jim*, où son style était déjà si reconnaissable. Christiane Germain voulait, outre les albums que Kitty écrivait seule, la confronter à l'univers d'un auteur. Ce fut pour nous deux *La Grande Ourse*. Après coup, je me dis que ce livre était vraiment pour Kitty, car si j'ai écrit dans ma vie plus de cent livres, il est le seul qui soit le récit d'un rêve réel que j'ai fait et dont je me suis souvenu jusqu'à la moindre couleur, chaleur ou senteur de sable. Il faut savoir que l'importance de l'onirisme, des secrets cachés de l'inconscient est vraiment un ferment de ce qui fait son œuvre (en soit témoin encore en 2017 la genèse du superbe album *Petites histoires de nuit*, dans cette tonalité rose inspirée du rêve d'une amie qui, dans un songe nocturne, l'avait vue créer son premier album d'une telle couleur).

Dans le processus de création de notre premier livre commun, *La Grande Ourse* (1999), il s'est passé un événement amusant, que je prends souvent en exemple quand je parle aux enfants de la nécessaire liberté de l'artiste par rapport à l'écrivain qu'elle ou qu'il illustre. Pour cette histoire parlant des galaxies, de l'infiniment grand, j'avais glissé l'idée de tenter, en paradoxe, un album extrêmement petit par son format, afin, disais-je, qu'on puisse proposer, en le partageant : « Voici toutes les étoiles dans un livre, tu peux les emporter, et même les mettre dans ta poche ». Kitty me répondit que oui, c'était possible, qu'elle achèterait alors des pinceaux très fins. Mais lorsque bien plus tard, elle me fit voir ses dessins, je fus très surpris : ses illustrations composaient le livre le plus haut par la taille de toute ma vie, au point que, de nombreuses fois, libraires ou bibliothèques m'ont fait part de leur difficulté à le placer dans les rayonnages ! Il ne s'agissait pas pour Kitty de me contredire pour le plaisir, mais l'idée qui la toucha et qu'elle retint fut le souvenir de son ancien atlas où figurait toujours à la fin une carte du système solaire (ce qui, en clin d'œil, est le cas dans notre album juste après l'histoire).

Elle reprit la taille allongée dudit atlas et reproduisit même, en tranche de couverture et pour les pages de garde, le motif du recouvrement plastifié de celui-ci destiné à ne pas l'abîmer en classe. Tout de suite, je fus conquis par le résultat et vint ce livre que j'affectionne particulièrement. Le rêve initial qui avait suscité l'écriture se trouvait ici accompli et enrichi d'un voyage dans la liberté totale d'un autre imaginaire. Ce livre me porta bonheur à plus d'un titre, car paru la même année 1999 en néerlandais chez Querido à Amsterdam, ce *De Grote Beer* émerveilla un jeune illustrateur flamand qui débutait, Carll Cneut. Celui-ci voulut me rencontrer, et de notre conversation à Gand naquirent ensuite *Un secret pour grandir* et deux autres albums marquants sur mon chemin. À cette époque, je fréquentais déjà beaucoup de salons du livre où je recueillis les impressions sur mes histoires et leurs images. Les dessins de Kitty Crowther suscitaient alors des commentaires très disparates : la nouveauté de son style désarçonnait certaines personnes et il est heureux que rien ne la détournait de continuer dans la voie qu'elle s'était tracée et qui a abouti vingt ans plus tard à la reconnaissance internationale que nous savons.

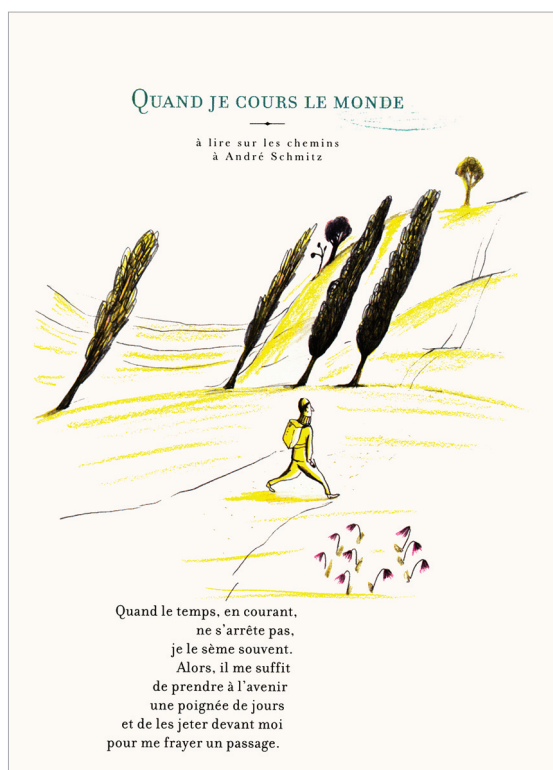


↑
*La Grande Ourse, L'École des
loisirs-Pastel, 1999.
(carte de fin).*



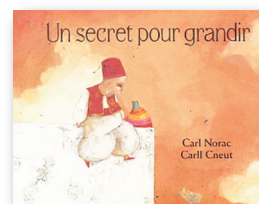
↑
Le Père Noël m'a écrit,
L'École des loisirs-Pastel, 2001.

↓
Petits poèmes pour passer le temps,
Didier Jeunesse, 2009.

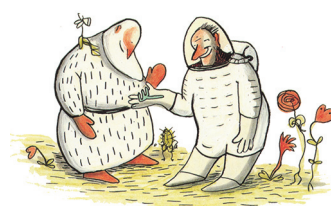
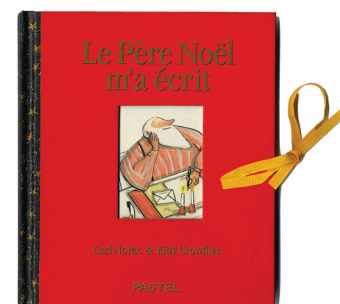


Ensuite vint un immense événement dans ma vie, le plus essentiel, le bonheur de devenir père à l'âge de trente-neuf ans. Pour ma merveilleuse petite Else, je voulais inventer un livre qu'elle pourrait lire un peu plus tard et où elle se retrouve en destinataire, une histoire qui soit sur le mode épistolaire. C'est à ce moment que me revint l'admiration que je voue aux lettres que Tolkien écrivait à ses enfants en faisant semblant, d'une écriture tremblée, qu'elles étaient de la main de notre vieux Père Noël, des lettres écrites dans un cadre familial, mais qui demeurent à mes yeux un chef-d'œuvre de drôlerie et de poésie (y compris par les illustrations de l'auteur qui sont étonnantes). Il se fait que nous avons eu une conversation sur ces lettres avec Kitty qui les adore et qui m'avait même prêté leur édition complète. J'écrivis nocturnement à mon tour une longue lettre en me glissant dans le même personnage de légende pour m'adresser à ma fille, à la fin de l'année 1999. Else avait alors un mois à peine, mais, par jeu, j'en glissai le manuscrit dans ma boîte aux lettres le 24 au soir, comme le fit de longues années durant l'illustre auteur de *The Lord of the Rings*. Je rêvai alors que cette lettre à ma fille devienne un livre, ce qu'approuva Christiane Germain qui me fit la surprise, pour sa parution chez Pastel en 2001, d'ajouter un cordon rouge à l'album, que l'on peut nouer pour en faire un cadeau, en l'occurrence pour ma fille. Kitty aima tout de suite *Le Père Noël m'a écrit*, cette histoire qui n'était alors que partiellement écrite, mais le problème fut que le nombre de pages, le triple d'un album habituel, serait pour elle le fruit d'un travail fort important (ce qui posait aussi un questionnement de temps d'un point de vue économique, ni elle ni moi ô euphémisme, nous ne roulions sur l'or). Mais Kitty eut cette parole délicieuse que je n'oublierai jamais : « Si tu ajoutes un jardin dans ton récit, je suis d'accord ». Ce que je fis illico : notre Père Noël rencontre sur une planète un cosmonaute que son père l'oblige à être, lui qui veut être jardinier. Parti en mission spatiale, il emporte des semences au cas où et, croisant un astre parfaitement tempéré, il fugue, s'y pose et transforme totalement cette planète en jardin. J'avais ajouté, pour bien respecter le pari lancé par mon illustratrice, des inventions botaniques qui font penser un peu à celles, dans *Nonsense botany* (1871-1877), d'une autre idole que Kitty et moi partageons avec ferveur, Edward Lear, le maître du *limerick* et du nonsense en poésie. C'est d'ailleurs par l'inspiration commune que nous avons pour ce poète (qui était aussi un immense dessinateur et peintre) qu'ensuite, un autre projet s'éveilla : un livre de poèmes commençant par un hommage à Lear.

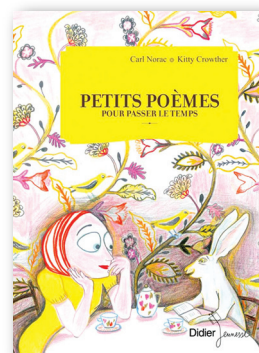
Nous dûmes tarder à le publier. À l'époque, aux débuts des années 2000, il était difficile d'imposer à un éditeur l'idée de publier la poésie en album illustré, ce qui heureusement est moins le cas aujourd'hui, la poésie ayant repris, en notre monde troublé qui souvent vacille, ses droits de recours, de protestation comme de réenchantement. Après six ans de méandres et de questionnements, *Petits poèmes pour passer le temps* parut en 2009 chez Didier jeunesse grâce à son editrice Michèle Moreau qui prit ce risque et en fut récompensée. Le livre circule toujours. Plusieurs fois réédité, il reçut à Paris, trois mois à peine après sa sortie, le prestigieux Grand Prix de la Société des Gens de Lettres. En ce recueil, qui contient des poèmes de thématiques fort différentes, Kitty Crowther laisse libre cours à ses envies graphiques d'une



↑
Un secret pour grandir,
ill. Carl Cneut,
L'École des loisirs-Pastel, 2003.



↑
Le Père Noël m'a écrit,
L'École des loisirs-Pastel, 2001.



LE MOT DE LA FABLE

J'avais un mot sur le bout de la langue.
 Un tout petit mot,
 pas plus grand que ça.
 Il ne voulait pas que je le dise.
 Il avait peur de tomber.
 Lassé, j'ai crié : « Sors ! »,
 grâce à un autre mot, moins couard,
 qui était à côté par hasard.
 Mais le petit mot resta
 sur le bout de ma langue.
 Alors, je me suis dit :
 « D'accord, laissons-le là.
 Il faut toujours garder en soi
 un mot qui n'obéira pas. »



↑
 Petits poèmes pour passer le temps,
 Didier Jeunesse, 2009.

façon que je trouve extraordinaire. Elle s'inspire un moment de Lear pour lui rendre hommage, trouve une ambiance mystérieuse pour l'une ou l'autre page plus mélancolique, s'amuse à me dessiner pour plusieurs poèmes en je, glisse aussi un portrait d'un de ses fils... Illustrer un poème, pour Kitty Crowther, est une évidence, par son intérêt depuis l'enfance pour cet art mais aussi parce que la poésie n'entend pas tout expliquer : celle-ci possède son versant de silence assumé. C'est pourquoi j'avancerai l'hypothèse que toute l'œuvre de Kitty Crowther peut être qualifiée de poétique au sens non galvaudé du terme, tant son univers tend vers un entrelacement d'une parole et d'un silence, d'une réalité et d'un ailleurs. Et chacun de ses silences nous parle, comme dans *Moi et Rien* (Pastel, 2000) qui, abordant la solitude comme aucun album ne l'avait fait, est un livre qui, avec ce bras posé dans le vide autour de ce Rien, nous pose tant de questions, que l'on soit enfant ou adulte.

Kitty Crowther mène son chemin de création de manière incorruptible. Elle est aussi une amie d'une grande fidélité. Ses personnages sont en mouvement, sous des angles ou des attitudes souvent originales : il faut préciser que notre artiste aime beaucoup danser. Elle anime d'ailleurs des ateliers de dessin où il s'agit de « dansiner », ce beau verbe de son invention. Généreuse, elle l'est toujours, hormis avec celles et ceux dont l'attitude lui déplaît. Dans ce cas, elle le dira franchement. Un jour où nous étions invités dans des écoles de Londres, devant une des classes qui était dissipée, je n'eus pas à utiliser ma grosse voix. Une phrase cinglante de Kitty remit chacun à sa place. Sinon, elle vous guidera vers une conversation qui, rapidement, abordera l'existence et l'essentiel. Ainsi, nous avons eu de nombreuses fois un dialogue profond autour d'une passion commune, l'art inuit, dont je suis devenu au fil de décennies un collectionneur et, à force de lectures, de voyages, un spécialiste. Cet art, dans son graphisme mais aussi dans son caractère chamanique, l'a parfois influencée. Passionnée par mes tupilaks (ces prétendus porte-malheur en os, aux métamorphoses si déconcertantes et imaginatives), elle en a même inventé un juste pour nous, prénommé Kavaku, dont elle m'envoya un jour un portrait. Lorsqu'un chercheur étudiera en détails l'œuvre de Kitty Crowther dans toutes ses sources d'inspiration, il faudra aussi aller chercher derrière le miroir des apparences, pas par souci d'ésotérisme, mais par la volonté de trouver des signes et des significations cachées. Serait-elle un peu chamane elle-même à sa façon ? Vous en déciderez en parlant avec elle. Je le crois.

Il y a tant de choses que nous taisons et qui rejaillissent presque à notre insu. Ce qu'elle a vécu dès son enfance par le fait qu'elle soit malentendante lui a donné une autre acuité de certains sens, et parmi eux, le don du sens caché. En voici deux exemples pour approcher plus concrètement cet aspect.

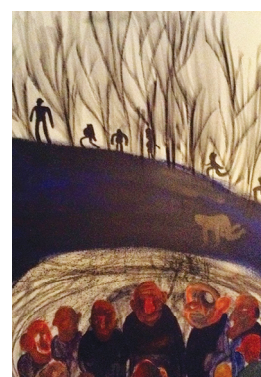
L'an dernier, lors d'un salon du livre au Mans, j'ai présenté avec elle une performance, lui lisant un conte inuit inédit que j'ai écrit et qu'elle ne connaissait pas. Elle a dessiné en noir la banquise et libéré des visages. Elle m'a ensuite offert ces dessins que j'ai souvent regardés : le souffle de mon histoire est là, déjà, avec justesse. Les visages qui apparaissent sont tactiles, prennent vie et pensée, rien ne décore : c'est le nœud de l'âme (dans une attitude, un regard) qui est visé. À fleur de traits comme perçus à fleur de peau,

j'ai ressenti cette capacité sensorielle presque immédiate à se jeter au sein d'une histoire, à passer derrière le miroir des mots et ouvrir ainsi un paysage extérieur et intérieur.

Le second exemple relate un souvenir qui se passe en 2015. Mons, ma ville natale, devint cette année-là Capitale culturelle de l'Europe. J'eus l'honneur d'en être nommé «l'artiste complice» pour la littérature et la faculté d'inviter des créatrices et créateurs venus de loin, comme Patti Smith sur les traces de Verlaine, ou au plus près, pour le livre jeunesse, deux grandes auteures-illustratrices, Anne Herbauts et Kitty Crowther. Anne exposa des paysages, Kitty elle s'intéressa aux terrils qui lui inspirèrent une grande cabane illustrée de personnages sur tous les panneaux, un lieu où les enfants purent entrer, rêver, s'étonner, l'imaginaire possédant ici une ouverture et un toit. Une autre lumière vous y invite. Kitty Crowther, en peu de jours, incorpora vite la vision des terrils du Borinage et le souvenir de ce passé rude autour d'une idée forte : quel est le secret que cache l'intérieur d'un terril ? Quels sont les êtres qui y vivent ou pour quel espace de légendes ?

Si je fus tant émerveillé par cette foule, traits noirs, charbonneux, c'est qu'enfant, j'allais jouer sur les terrils qui, à l'époque, fumaient encore. Au milieu des fumerolles, nous imaginions sous les braises et les déchets de houille des êtres imaginaires, fabuleux, des diables espiègles. J'avais la sensation que Kitty avait perçu, presque par magie, toute cette matière que des enfants avaient créée, fomentée pendant tant d'années.

Il ne faut pas déduire de ces moments un peu échappés au temps que Kitty travaille dans l'urgence, c'est même précisément le contraire. Son œuvre se bâtit en de longs voyages intérieurs : elle tisse lentement son histoire, se donne la faculté d'errer. Elle attend que son personnage lui apparaisse et lui résiste. La beauté est dans la porte qui s'ouvre ainsi que dans le dessin de son ombre portée. Un panneau de la fameuse cabane dont je viens de vous parler est juste à côté de moi quand je vous écris ces lignes. J'aime la proximité de l'art inuit si inspirant, moi qui, pour le reste, n'écris que dehors ou dans les cafés par souci d'être alors dans la vie pour mieux en parler. Et j'y ai ajouté, en symbiose parfaite, ces deux mètres de visages peints par elle, présences bienveillantes qui ne nécessitent nulle explication, couleurs franches. J'y vois, chaque fois que mes yeux s'y attardent, cet espace de liberté que nous cherchons tous, au bout du stylo, du crayon ou du pinceau, au moment où les premiers mots ou les premiers traits se posent et instaillent un nouveau chemin. ●



↑
À la Maison Losseau, Mons 2015.

→
La Grande Ourse, L'École des
loisirs-Pastel, 1999.
(Incipit)

